Médecine et Santé Tropicales 2014 ; **24** : 14-21

Alexandre Yersin (1863-1943), explorateur et pastorien

Alexandre Yersin (1863-1943), explorer and a founding scientist of the Pasteur Institutes

Milleliri J.M.

Groupement d'intervention en santé publique et en épidémiologie (Gispe), 82 bd Tellène, Marseille, France <http://gispe.org/>

Article accepté le 20/2/2014

Résumé. 2013 fut l'« année Yersin » : 150e anniversaire de sa naissance et 70e anniversaire de sa disparition. Au-delà des images habituellement attachées au souvenir du médecin, découvreur du bacille de la peste (à Hong-Kong en 1894), l'auteur s'attache à faire connaître *l'homme Yersin*, comme un explorateur curieux de son environnement plutôt qu'un scientifique soucieux d'honneurs et de reconnaissance. En effet, Alexandre Yersin est un personnage atypique dans l'univers pasteurien. S'il commence sa carrière comme collaborateur de Louis Pasteur dans la suite de la mise au point du vaccin contre la rage, en 1885, l'appel du large lui fait quitter le laboratoire de la rue d'Ulm pour, dit-il, « *explorer de nouvelles terres* ». Il travaille pour les Messageries maritimes et, à Saïgon, rencontre Albert Calmette qui le convainc de s'engager dans le service de santé des troupes coloniales, nouvellement créé. À Nha-Trang, en 1892, Yersin installe, dans une paillote, un laboratoire de bactériologie qui deviendra ensuite le premier Institut Pasteur d'Indochine, le point de départ d'un réseau de laboratoires de recherches. Lors de l'épidémie de peste qui sévit à Hong-Kong, Yersin parvient à isoler l'agent causal de la peste, s'étonnant même de la facilité avec laquelle il put le faire. Il a alors 30 ans, et ce qui aurait pu être le commencement d'une prestigieuse carrière d'honneurs, sera celui d'une vie passée à servir les populations locales.

L'exploration du pays Moïs qu'il a engagée sera pour Yersin l'occasion de cultiver et de révéler un prodigieux éclectisme et un profond humanisme. Il conduira trois explorations dans des régions inconnues de l'Annam, et contribuera au développement de ce pays par une approche socioéducative, médicale et économique, entièrement au profit des populations autochtones. Yersin, dès lors, ne quittera plus le Vietnam ; il s'y fera astronome et agronome (introduisant la culture du quinquina et de l'hévéa dans le pays) – toujours proche des populations. Il sera enterré à Nha-Trang ; sa mémoire est honorée avec ferveur par les Vietnamiens.

Mots clés : Yersin, Pasteur, peste, Moïs, Indochine, Vietnam.

Correspondance : Milleliri JM <j-m.milleliri@wanadoo.fr>

Abstract. 2013 was the year to celebrate Yersin: the 150th anniversary of his birth and the 70th anniversary of his death. Beyond the images usually attached to the memory of this doctor who discovered the bubonic plague bacillus (in Hong Kong in 1894), the author seeks to introduce Yersin, the man, as an explorer curious about his environment rather than a scientist concerned with honors and public recognition. Alexandre Yersin is an atypical figure in the universe of Pasteur, his collaborators, students, and followers. Although he began his career working with Louis Pasteur following the development of the vaccine against rabies, in 1885, the call of the sea led him to quit the laboratory on rue Ulm to, he said, "*explore new lands*". He worked for the Messageries maritimes merchant shipping company. In Saigon, he met Albert Calmette, who convinced him to join the newly created Colonial Army Medical Corps. In 1892 in Nha-Trang, Yersin set up a bacteriology laboratory in a straw hut; it subsequently became the first Pasteur Institute in Indochina, the starting point of a network of research laboratories. During the bubonic plague epidemic that raged in Hong Kong, Yersin succeeded in isolating its causal agent, surprising even himself by the ease with which he did so. He was 30 years old then, but what could have been the start of a prestigious career, crowned with honors, was spent instead at the service of the local populations.

His exploration of the Vietnam highlands gave Yersin the occasion to cultivate and reveal a prodigious eclecticism and his profound humanism. He led three explorations in unknown regions of Annam and contributed to the development of this country by his social, educational, medical, and economic approach, entirely dedicated to aiding the indigenous populations. Yersin

doi: 10.1684/mst.2014.0310

Pour citer cet article : Milleliri JM. Alexandre Yersin (1863-1943), explorateur et pastorien. *Med Sante Trop* 2014 ; 24 : 14-21. doi : 10.1684/mst.2014.0310

never left Vietnam again. He worked as an astronomer and agronomist (introducing the cultivation of cinchona (source of quinine) and rubber trees in the country) – always close to the population. He is buried at Nha-Trang; the Vietnamese continue to honor his memory fervently.

Key words: *Yersin, Pasteur, bubonic plague, Highlands, Indochina, Vietnam.*

Cet article est le texte de la conférence donnée par l'auteur le 16 septembre 2013 à Marseille lors des 19es Actualités du Pharo.

Au mois de mars dernier, sur une parcelle du haut plateau de Suoï Giao au Vietnam, une foule locale nombreuse, étoffée de visiteurs étrangers, dont une délégation française, s'inclinait sur la tombe d'un homme dont la vie longue de quatre-vingts ans a été toute tournée vers l'exploration et la science – ou, oserait-on dire, vers l'exploration de la science et avec une science de l'exploration hors du commun.

Exploration de territoires inconnus, à la recherche de connaissances nouvelles dans ces contrées lointaines et au contact de populations à apprivoiser.

Exploration du vivant et pionnier d'une science pastorienne en plein essor, à la découverte de nouveaux territoires biologiques, pour mieux connaître les origines des maladies et les traiter.

Cet homme, c'est Alexandre Yersin.

Qui, en France, dans le grand public, le connaissait il y a un an ? Peu de monde, sans doute.

Peut-être des philatélistes attentifs, ayant acquis en 1987 un nouveau timbre dans la série des personnages célèbres ? Ou bien des assidus du journal *Le Monde*, lisant en 1991 l'article de Christian Colombani intitulé « Saint Yersin de Nha Trang ».

Pourtant, 2013 a été l'année Yersin ! Cent cinquante ans depuis sa naissance ! Soixante-dix depuis sa disparition ! Plusieurs manifestations commémoratives se sont tenues, ces mois passés ; celle qui s'est donnée au Vietnam, au mois de mars, a été particulièrement marquante.

L'année qui avait précédé, déjà, le roman de Patrick Deville, *Peste et Choléra* (qui n'est pas une biographie !), prix Fémina 2012 et candidat malheureux au Goncourt, rendait populaire le parcours d'un des plus grands scientifiques français, trop longtemps demeuré dans l'ombre.

Il me faut donc remercier Pierre Saliou, président du Gispe, pour avoir pris l'initiative de me proposer de vous présenter cette conférence sur ce personnage si atypique dans le panorama des pastoriens, à cheval entre les deux siècles derniers. Je le remercie, car cette sollicitation m'a permis de me plonger dans des lectures très instructives, concernant le parcours de Yersin, mais également d'assister, le 24 mai dernier, à la séance de l'Académie des sciences d'outre-mer qui lui était spécialement consacrée. J'ai également pu, à cette occasion, visiter les archives de l'Institut Pasteur où l'équipe de Daniel Demellier (que je remercie encore) veille avec attention sur le fonds du pastorien.

Car celui qui se penche sur la vie de Yersin, qu'il soit historien, romancier ou simple curieux de l'histoire des sciences, trouvera là un chemin pour comprendre le parcours de cet homme : un matériel trop rare pour ne pas le citer, à savoir l'abondante correspondance entre Yersin et sa mère puis sa sœur. Pensez ! Plus de 900 lettres (933 exactement), dans lesquelles l'explorateur pastorien décrit souvent par le menu ses observations, ses découvertes et ses émotions. Cette correspondance a ainsi permis à Henri Mollaret et à Jacqueline Brossollet de rédiger une biographie très documentée, ou encore à Patrick Deville de se mettre dans les pas de Yersin, à la manière d'un Lapeyssonnie écrivant *Moi, Jamot.*

La personnalité si particulière de Yersin, qui aura des effets sur ses choix d'homme – notamment sa solitude quasi érémitique, dans la recherche comme dans l'exploration –, cette personnalité trouve une partie de son explication dans plusieurs événements de sa jeunesse. Sa naissance tout d'abord. Il vient au monde, à Lavaux, en Suisse, le 22 septembre 1863. Il porte le même prénom que son père : Alexandre Yersin. Celui-ci est mort trois semaines auparavant. Il avait 38 ans. L'absence de ce père, entomologiste reconnu et enseignant au collège de Morges, sera omniprésente. Outre son prénom, Alexandre Yersin héritera de ce père défunt, spécialiste des Orthoptères, son talent d'observateur et son goût pour la recherche. Ce veuvage prématuré conduit Madame Yersin, avec à sa charge trois enfants – Alexandre a une sœur, Émilie, et un frère, Franck – à aller s'installer à Morges, sur les bords du lac Léman, et à y ouvrir une pension de jeunes filles. Cette promiscuité féminine n'est guère du goût du jeune Alexandre, qui se réfugie dans la lecture de journaux de voyages et de romans d'aventures, nourrissant déjà ainsi ses rêves d'Ailleurs. Ses escapades dans les montagnes environnantes lui permettent de modeler son élan pour l'indépendance et la liberté d'action. Dans une ambiance protestante plutôt rigoureuse, parfois austère, le jeune Yersin se forge une personnalité réservée, voire timide, compensée par une grande volonté et une énergie remarquée.

Les jeunes pensionnaires de la pension tenue par sa mère sont pour lui des « guenons », dont les piailleries l'insupportent. Ses études vont sans encombre ; son baccalauréat de lettres en poche, il s'inscrit, en juillet 1883, à Lausanne, pour une année préparatoire aux études de médecine. L'année suivante, il débute sa médecine à la faculté de Marburg. Durant ce séjour allemand, il est hébergé dans la famille du Pr Wigand, qui enseigne la botanique ; il n'y restera qu'un an, ayant jugé l'enseignement plus fondamental que pratique. Mais ce séjour lui permet de s'essayer à l'anatomie pathologique et à la lecture sous microscope, auprès du Pr Marchand, qui le recommandera par la suite. Décidant, en 1885, de poursuivre ses études à Paris, il rejoint la capitale en octobre, s'installe dans une pension du Quartier latin et commence ses cours au mois de novembre. Le Pr Cornil, titulaire de la chaire d'anatomopathologie, a repéré Yersin (car il connaît Marchand dont Yersin a suivi l'enseignement à Marburg) et lui propose de travailler dans son laboratoire de l'Hôtel-Dieu pour l'aider à préparer ses cours. Yersin profite d'un environnement favorable pour observer, disséquer et approfondir ses connaissances. Il réussit ses

épreuves de troisième année en 1886, plus brillant en anatomie qu'en botanique.

S'étant blessé lors d'une autopsie réalisée dans le laboratoire du Pr Cornil sur un homme mort de la rage, Yersin est emmené à la rue d'Ulm pour bénéficier d'un traitement antirabique dont le premier essai positif en juillet 1885 conduit depuis cette date de nombreux « mordus » dans le laboratoire de Pasteur.

Quelques jours plus tard, Yersin rencontre Émile Roux, bras droit de Pasteur, et un lien va se créer entre les deux hommes, qui ne se rompra qu'à la mort de Roux, en 1933. En janvier 1887, Roux engage Yersin comme préparateur, le rémunérant sur ses propres deniers, et l'associe à ses recherches. Yersin soutient sa thèse en mai 1888 ; elle porte sur les « Études sur le développement du tubercule expérimental » et reçoit une médaille de bronze de la faculté de médecine (qu'il n'ira chercher – déjà insensible aux honneurs – que six mois plus tard). La tuberculose expérimentale type Yersin reste un modèle.

Dès lors, complètement intégré dans les équipes de Pasteur, Yersin va participer à cette grande aventure où l'on pourra alors figurer, comme l'ont récemment proposé Maxime Schwartz et Annick Perrot dans leur livre, Pasteur en chef de guerre avec ses lieutenants Roux, Yersin et les autres…

Émile Roux, qui a été en janvier 1889 le témoin de l'acte de naturalisation française de Yersin (né suisse, rappelons-le), l'associe à l'enseignement qu'il a créé sur les techniques pastoriennes. Après avoir envoyé son préparateur suivre les cours de Koch à Berlin (sans doute avec le dessein secret de savoir ce que le scientifique allemand y enseignait), Roux intègre le jeune médecin pour qu'il participe au cours de « microbie technique ». Yersin assurera seul cet enseignement dès la cinquième session (*figure 1*).

Yersin, cependant, s'ennuie dans cette activité, trop sédentaire à son goût. Même si son travail avec Roux sur la diphtérie trouve un écho scientifique avec des publications remarquées, Yersin rêve d'espaces, de liberté et de découvertes autres que biologiques. Il dit autour de lui que *« ce n'est pas une vie de ne pas bouger »*, et quand il écrit à sa mère, en février 1890, il a déjà à l'esprit le projet de s'engager comme médecin auxiliaire des Messageries maritimes pour partir en Extrême-Orient. Muni d'une lettre de recommandation de Pasteur lui-même, qui avait sans doute compris qu'il ne pouvait le retenir, mais qui avait peut-être aussi en tête l'idée de faire appel à lui plus tard, voilà Yersin engagé en septembre 1890 pour le grand départ. Il a 27 ans, et arrive à Saïgon (aujourd'hui Ho-Chi-Minh-Ville) le 18 octobre, pour être affecté sur la ligne Saïgon-Manille. Il est émerveillé par ce qu'il découvre aux alentours de Saïgon, puis en s'aventurant un peu plus loin – grâce à la grande mansuétude dont il bénéficie des la part de ses nouveaux employeurs qui lui octroient des congés pour ses premières explorations en pays Moïs. Sur la ligne Saïgon-Haiphong, il longe les côtes indochinoises et, à bord, profite des conseils de marins pour apprendre à faire le point, à lire les étoiles et améliorer sa cartographie en prenant des relevés topographiques.

Aussi, quand en février 1891 il rencontre Albert Calmette venu à Saïgon pour créer en Indochine, à la demande de Pasteur, un laboratoire destiné) préparer le vaccin variolique et développer la vaccination antirabique, Yersin n'est pas sensible à l'idée d'intégrer le Corps de santé des troupes coloniales, nouvellement créé, comme le lui offre l'ancien médecin de Marine, pastorien comme lui. Yersin veut continuer ses explorations même s'il accepte d'aider Calmette pour ses préparations dans son laboratoire installé dans deux pièces de l'hôpital militaire, futur hôpital Grall.

Yersin mettra plus d'un an à se décider à entrer dans l'armée, trouvant dans cette institution l'opportunité de régulariser sa situation militaire – suite à sa naturalisation–, de s'assurer une

Figure 1. Cours de microbie technique, 1889. Yersin (à droite) avec Laveran, Roux et Metchnikoff.
Figure 1. *Technical course in microbes, 1889. Yersin (on the right) with Laveran, Roux and Metchnikoff.*
©Institut Pasteur.

Figure 2. Alexandre Yersin en 1892 à Nha Trang.
Figure 2. *Alexandre Yersin in 1892 in Nha Trang.*
©Institut Pasteur.

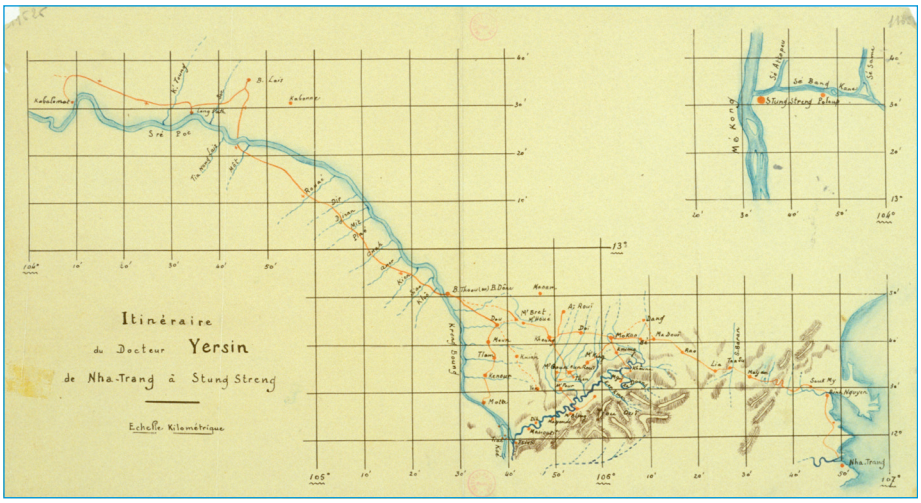

Figure 3. Carte de l'itinéraire de l'exploration de Yersin de Nha Trang à Stung Streng.
Figure 3. *Map of the Yersin's itinerary exploring from Nha Trang to Stung Streng.*
©Institut Pasteur.

Figure 4. Alexandre Yersin chez les Moïs, 1894.
Figure 4. *Alexandre Yersin among the highlanders, 1894.*
©Institut Pasteur.

stabilité matérielle et de trouver un environnement favorable à la poursuite de ses travaux d'exploration. Il écrit d'ailleurs en novembre 1892 qu'il a d'emblée demandé à Georges Treille, qui dirige le nouveau Corps de santé, à bénéficier d'un congé illimité pour mission scientifique. Bien qu'il ait dépassé la limite d'âge, Yersin est admis le 30 décembre 1892 comme médecin de 2e classe, c'est-à-dire lieutenant. Il écrit à sa mère fin janvier 1893 : *« J'ai été obligé de me mettre de suite en tenue. Je ne sais pas si tu reconnaîtrais ton fils avec ses galons ! »* Oui, Yersin était bien médecin des troupes coloniales et le corps de santé outre-mer l'a totalement intégré dans son mémorial des grands hommes ! Sans la fermeture définitive, cette année, de l'École du Pharo, cette conférence aurait été prononcée dans l'amphithéâtre qui portait son nom. Mais il faut néanmoins l'avouer Yersin n'a jamais cherché à faire carrière, et son avancement jusqu'au grade de médecin principal de 1re classe (colonel) en 1913 a plus été dû à la qualité de ses travaux et de ses découvertes qu'à son engagement militaire. D'ailleurs, quand il quitte le service actif, en 1920, il écrit à sa sœur Émilie : *« Je suis à la retraite depuis le 1er février : j'étais d'ailleurs si peu militaire que cela ne me changera guère ».* Ong Nam, Docteur Nam, Monsieur Cinq est né ! Les cinq galons qui sont à ses

Figure 5. Alexandre Yersin à la station de Hon Ba.
Figure 5. *Alexandre Yersin at the station in Hon Ba.*
©Institut Pasteur.

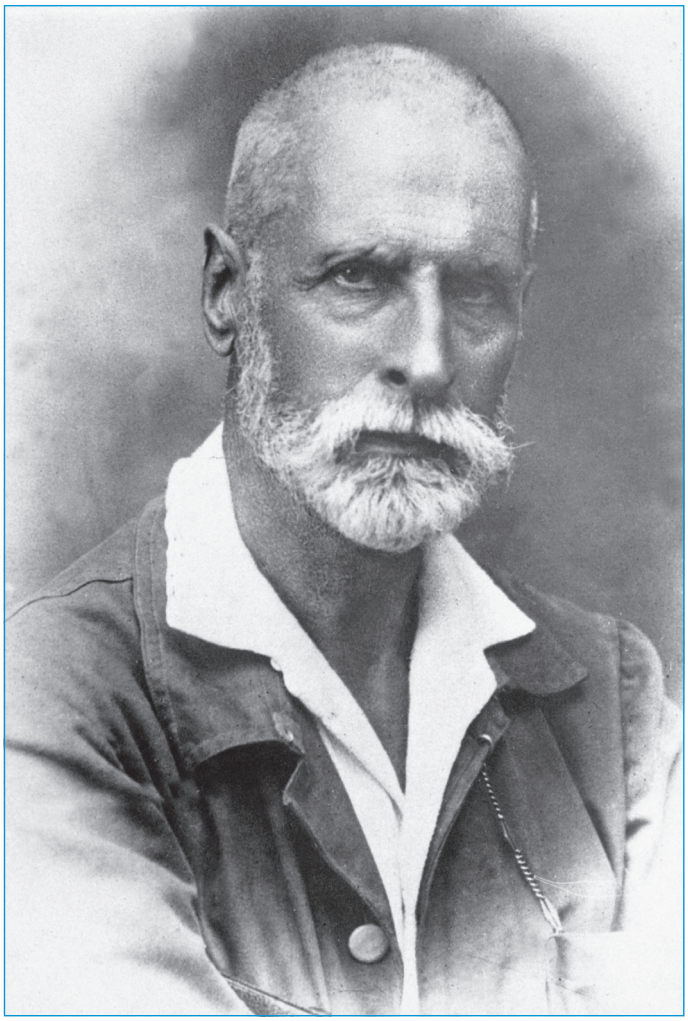

Figure 6. Alexandre Yersin en 1933.
Figure 6. *Alexandre Yersin in 1933.*
©Institut Pasteur.

manches de médecin colonel lui vaudront ce nom parmi les populations locales, dont il s'occupera jusqu'à la fin de sa vie.

En effet, c'est bien auprès des Mois que Yersin se sent le mieux. Assuré d'une situation professionnelle stable, le pastorien-explorateur peut se lancer dans ses périples à l'intérieur de terres indochinoises. Les premières tentatives ont été facilitées par les appuis du gouverneur de Lanessan, ancien médecin de Marine qui lui octroie des subsides (*figure 2*).

Alexandre Yersin entreprend trois expéditions de découverte en pays Moïs entre 1892 et 1894. Curieusement, et alors que cette activité a occupé une part non négligeable de sa vie, il n'en tirera que des rapports et quelques publications, et ne fera pas de ces aventures le « fonds de commerce » que d'autres explorateurs établirent, à la fin du XIXe siècle, pour en extraire une abondante littérature. Preuve que telle n'était pas la motivation de Yersin, cette lettre, adressée au gouverneur général de l'Indochine en 1897 (à peine trois ans après la fin de sa dernière expédition), où il écrit : *« J'ai l'honneur de vous envoyer ci-joint ce que j'ai pu retrouver au sujet de mes divers voyages chez les Moïs... »*, à quoi font suite, en tout et pour tout, les trois pages qui constituent le court article intitulé « Notes recueillies pendant trois voyages chez les Moïs de l'Indochine », publié dans les *Archives de médecine navale et coloniale* de 1894. Pour en lire plus, il faudra lire *Le Journal des Voyages*, publication plus populaire, où le chroniqueur Raoul Jolly reprendra en 1895 des détails de ces expéditions, notamment la deuxième qui débute fin février et durera jusqu'en octobre. Lors de la première expédition de mars à juin 1892. Yersin avait voyagé de Nhatrang à Stung-Streng, écrivant dans l'introduction de son rapport : *« J'ai fait ce voyage dont le plan général m'a été conseillé par le capitaine Cupet de la mission Pavie, afin d'explorer une région encore peu connue de l'Annam. »* Yersin rapporte de ces expéditions de nombreuses observations, et des clichés photographiques dont certains seront repris par des éditeurs de cartes postales dans cette période coloniale forgeant en métropole un imaginaire exotique (*figure 3*).

Pour Yersin, cette région revêt un triple intérêt géographique, ethnographique et économique. Il reconnaît qu'elle peut abriter des gîtes miniers exploitables. Néanmoins, c'est aux populations que l'explorateur s'attache surtout dans ses rapports techniques. La prouesse physique que constituent ces missions est reconnue, en France, par la très influente Société de géographie. Les Moïs sont pour Yersin au centre de la motivation qui le pousse à rejoindre le plateau des Ma : *« Ces populations sont douces, craintives, hospitalières et remplies de prévenances pour les étrangers qui gardent de leur séjour parmi elles un souvenir enchanteur »*. Tous les Moïs ne sont cependant pas aussi hospitaliers et, *« quittant le plateau, nous franchissons au Nord le massif du Lang-Bian (...) nous tombons sur les rives d'un lac très étendu, le Darlac (...) où se pressent des villages nombreux du pays des Bihs et des Radès... qui,* ajoute Yersin, *sont des peuplades si peu sympathiques, qu'elles attristent le pays »*. C'est sur ce plateau immense, dont l'environnement lui rappelle la Suisse, que quelques années plus tard Yersin indiquera à Paul Doumer l'emplacement propice pour accueillir les résidents français fatigués par le climat indochinois. La ville de Dalat sera ainsi fondée, dont Yersin aura été l'inventeur.

Le pastorien explorateur ne cessera de chercher à mieux connaître ces régions et ces populations, et à améliorer leurs conditions de vie. Sa troisième expédition le portera, en 1894, entre Nha Trang et Tourane, sur 1 400 km de route. Ce sera sa dernière exploration (*figure 4*).

En effet, une épidémie de peste menaçant le Tonkin, le gouverneur se souvient du Yersin pastorien, et le désigne pour y mener une étude. Le gouvernement l'envoie donc dans le Yunnan mais l'épidémie s'étant étendue en Chine, Yersin a l'idée de commencer par Hong-Kong où sont annoncés chaque jour quarante décès.

Cet épisode marquant de la vie de Yersin va curieusement être vécu par lui-même comme un événement simple et naturel dans la vie du chercheur pastorien qu'il est. Les lettres qu'il a laissées de cette période permettent de constater, au jour le jour, de quelle façon Yersin va mettre en évidence le bacille de la peste et lever ainsi le mystère sur l'origine de ce mal qui répand la terreur.

Muni d'un microscope et d'un petit autoclave prêté par le laboratoire de Saïgon, il arrive le 15 juin à Hong-Kong. En butte à la concurrence d'une mission scientifique japonaise conduite par le Pr Kitasato, qui s'installe à l'hôpital, Yersin a dû mal à

obtenir des cadavres pour faire des autopsies et des prélèvements. Taiseux et obstiné, il s'installe dans une paillote de bambou qu'il a fait construire pour l'occasion. Aidé par un missionnaire italien, le père Vigano, résidant depuis trente ans dans la ville, Yersin travaille inlassablement, observant, autopsiant, prélevant, ensemençant, observant encore. Le 24 juin, à peine dix jours après son arrivée, il écrit à sa mère : *« Il ne m'a pas été difficile de découvrir le microbe qui pullule dans le bubon (…) c'est un petit bâtonnet un peu plus long que large et qui se colore difficilement… »*, et il conclut : *« Adieu maman, lave-toi les mains après avoir lu ma lettre pour ne pas gagner la peste ! »*

Sa mission accomplie, et après avoir envoyé à l'Institut Pasteur de Paris des tubes contenant la pulpe de bubons de vingt et un cas de peste, Yersin regagne Saïgon.

Les *Annales de l'Institut Pasteur* et les *Archives de médecine navale et coloniale* vont se partager la primeur de cette découverte et publieront la planche montrant le bacille dans cinq champs microscopiques.

1895 sera une année importante pour Yersin. D'abord parce que – pour lutter contre une épizootie chez les buffles – il installe à Nha Trang le premier laboratoire de ce qui deviendra, plus tard, l'institut Pasteur de la ville, et le centre de rayonnement d'autres activités toutes tournées vers la connaissance et le développement du pays.

Avant de repartir pour Paris, – où Roux, qui a reçu ses souches de Hong-Kong, travaille sur la sérothérapie antipesteuse –, Yersin participe à Madagascar à une mission sur le paludisme qui décime le corps expéditionnaire. De retour en France, logé dans une petite chambre au-dessus de la bibliothèque de l'Institut Pasteur, il poursuit ses expériences avec Calmette et Borrel qui le confortent dans la nécessité de préparer à Nha Trang du sérum en quantités. Il repart le 4 août pour l'Indochine ; il ne reverra plus Louis Pasteur, qui décède le 28 septembre.

Aussitôt débarqué, Yersin file à Nha Trang dont la large baie découverte en 1891 ne cesse de l'éblouir. Il écrira d'ailleurs à Roux : *« Venez donc me retrouver, mon cher Monsieur Roux, si vous saviez comme il fait bon ici, jamais trop chaud, jamais trop froid et une tranquillité parfaite et du travail. »* À Nha Trang, pour fabriquer des sérums contre la peste un important cheptel est nécessaire. Aussi Yersin acquiert-il, à 20 km de son centre de recherches, une concession de 500 ha située à Suoi Giao. Il y développe une plantation capable d'offrir la surface cultivable nécessaire à l'alimentation de plusieurs centaines de bœufs, buffles et chevaux, ainsi que des chèvres et des moutons, abrités dans des étables et des écuries construites spécialement. Yersin va même jusqu'à accrocher au cou des buffles des clochettes qu'il a fait spécialement venir des Alpes suisses pour les protéger des tigres !

En juin 1896, le pastorien explorateur repart à Canton en proie à une nouvelle épidémie de peste. Il y utilise pour la première fois sur l'homme un sérum antipesteux, et il écrit : *« Ce moment restera à jamais associé pour moi à un inoubliable sentiment d'anxiété puis d'exultation… »*. Il traite un jeune Chinois de 18 ans, du nom de Tisé, qui guérit. Yersin sauvera encore vingt-trois autres malades, sur les vingt-cinq qu'on lui présente.

Dès lors, sa réputation est faite et outre les demandes importantes de sérum qui arrivent à Nha Trang, son expertise est réclamée en Inde, où, en 1898, Louis-Paul Simond apporte la preuve de la responsabilité de la puce du rat dans la transmission de la peste.

Mais c'est à Nha Trang que Yersin se sent le mieux, et bientôt, en dehors de quelques missions, de ses deux ans à Hanoï et, plus tard, de ses visites annuelles à l'Institut Pasteur parisien, Yersin ne quittera plus ce village de pêcheurs. Le maréchal Lyautey lui-même évoquera, vingt-trois ans après sa visite sur place, dans ses *Lettres du Tonkin et de Madagascar*, la rencontre avec le chercheur, en 1896 : *« Deux attractions valent le voyage. Mme Rousseau, mère du Résident de Nha Trang, et le Dr Yersin (…) qui s'est voué à la science microbienne avec la foi, la volonté et la passion des grands musiciens… »*.

Paul Doumer, gouverneur de l'Indochine et futur quatorzième président de la République française, le distraira de ce centre en lui demandant en 1902 de diriger l'École de médecine de Hanoï nouvellement créée. Mais au bout de deux ans, des dissensions entre chefs de l'administration coloniale le renvoient à Nha Trang, où Yersin est trop heureux de retrouver ses laboratoires. Il y développe ses recherches sur les maladies animales telles la piroplasmose, le charbon ou la fièvre aphteuse et y produit en quantité les sérums et les vaccins contre la variole, la diphtérie ou la rage, qu'il vend à la colonie (*« à bon marché »*, précise-t-il dans ses lettres).

Dans le but de poursuivre le développement de son centre et de mobiliser – dirait-on aujourd'hui – des financements innovants, Yersin importe et acclimate en 1898 l'arbre à caoutchouc, *Hevea brasiliensis*. La maison Michelin achète le premier kilo de gomme en 1904 ; la plantation de Suoi Giao en produira 135 tonnes en 1935, faisant du caoutchouc une richesse importante pour la colonie. Aidé par le vétérinaire militaire Pezas – qui sera malheureusement emporté rapidement par un paludisme –, il plante également du café, du cacao, du coton et d'autres espèces végétales qu'il compte faire prospérer. Il tente, en un mot, d'acclimater la plupart des espèces médicinales ou alimentaires propres aux régions tropicales et inconnues alors en Indochine.

L'agronomie tropicale captive en effet Yersin comme de multiples autres activités auxquelles il se consacre avec la même passion, qui est l'exploration des connaissances. Il s'intéresse à la météorologie, à l'astronomie – il fait bâtir un observatoire près de sa maison – et aux nouvelles technologies comme la télégraphie sans fil, l'automobile – il sera au volant du le premier véhicule à moteur circulant à Nha Trang, une Serpollet 5CV – ; il envisage d'acheter un avion et de faire construire une piste d'atterrissage.

En chercheur, mais également en visionnaire, Yersin obtient le rattachement des laboratoires de Saïgon et de Nha Trang à la maison-mère de Paris, afin qu'ils ne soient plus dépendants du gouvernement général de l'Indochine. Cette disposition est effective en 1904 et Yersin, devenu directeur des Instituts Pasteur d'Indochine, les dote d'une autonomie totale, ce qui n'est pas fait pour plaire au nouvel inspecteur du service de santé des colonies.

À partir de 1910, ce sont ses collaborateurs Henri Jacotot puis Noël Bernard qui vont assurer la marche des laboratoires.

En 1915, à 1 500 m d'altitude, Yersin ouvre une autre station agricole à Hon Ban car le climat qui y règne lui semble propice à l'acclimatation de l'arbre à quinine, *Cinchona officinalis*. Yersin, qui y a fait construire des chalets, aime y séjourner

une ou deux semaines par mois. En 1928, la production de quinine « *made in Yersin* » est effective, et durant la Seconde Guerre mondiale, l'Indochine sera autonome pour ses besoins, s'affranchissant des envois métropolitains dont elle était jusqu'alors tributaire (*figure 5*).

Yersin dispose de plus de temps pour la coordination des Instituts Pasteurs indochinois, qui peuvent désormais se développer de façon autonome, et dont les retombées financières profitent aux populations locales. Les filiales de Hanoï et de Dalat complètent maintenant ce dispositif.

L'année 1933 sera marquée par deux décès, survenant à cinq jours d'intervalle : celui d'Albert Calmette suivi de celui d'Emile Roux, les deux pastoriens avec lesquels il avait travaillé plus de quarante ans. Profondément atteint par leur disparition, il accourt partager l'affliction des collaborateurs parisiens, comme l'écrit Noël Bernard dans un ouvrage de 1944 consacré au cinquantième anniversaire de la découverte du bacille de la peste. Une page d'histoire est en train de se tourner. Les sept années suivantes il se rend à Paris pour les réunions du conseil scientifique, durant lesquelles il rend compte des travaux et des avancées dans les laboratoires d'Extrême-Orient. Il est nommé directeur honoraire de l'Institut Pasteur.

Ces travaux et ces réussites scientifiques, Yersin les aura réalisés toute sa vie en regardant vers l'avenir, si bien qu'il s'étonne des récompenses et des honneurs qui lui sont offerts ; ainsi, en juin 1935 lors de l'inauguration du lycée Yersin de Dalat, il écoute le discours de l'élève Duvernoy avant de lui répondre brièvement. Ainsi encore lorsqu'en 1939, il reçoit la lettre du ministre de la Santé publique lui annonçant qu'il est nommé grand officier de la Légion d'honneur. Ce personnage atypique, dont le caractère réservé a été pris pour de la timidité, n'a que faire des honneurs. Il en reçoit les marques sans les revendiquer. Il a toujours regardé son avancement dans l'armée avec recul, y voyant la reconnaissance de ses chefs pour ses résultats scientifiques... Pourtant, l'attribution officielle de son nom au bacille de la peste, *Yersinia pestis*, n'aura lieu qu'en... 1967 !

Sa personnalité a pu être perçue comme austère, mais elle cachait en fait une grande sensibilité et un profond désire de soulager les souffrances des plus humbles. Son testament, rédigé en 1938, fait une grande place à ses serviteurs annamites : Nuoi, Dung, Xe, ainsi qu'à son jardinier Trinh-Chi et à Du, l'homme qui s'occupe de ses oiseaux, et auxquels il laisse des pensions provenant des intérêts d'un compte ouvert à la Hong-Kong Shanghai Bank de Saïgon.

Scientifique perfectionniste, rigoureux et méticuleux du détail, curieux permanent, il aura poursuivi jusqu'à ses derniers instants son exploration des savoirs – qu'il s'agisse du relevé des marées, de l'astronomie ou encore du grec et du latin dont il avait repris l'étude (*figure 6*).

Quand les pêcheurs de Nha Trang apprennent son décès, survenu dans la nuit du 28 février au 1er mars 1943, pour la première fois ils ne sortent pas en mer et laissent leurs bateaux au port.

Conformément à ses désirs, Yersin sera enterré sans apparat ni discours ; il est pourtant depuis ce jour d'être l'objet d'une vénération continuelle de la part des Vietnamiens : son nom fut le seul à être conservé sur le fronton de bâtiments officiels, où tous les noms français seront effacés lors du changement de régime.

Soixante-dix ans après sa disparition, l'explorateur pastorien continue de susciter une reconnaissance unanime dans un message d'une grande universalité.

Sans doute incarne-t-il à lui seul ce que l'Homme peut porter de meilleur en lui : la découverte de l'Autre pour en soulager les souffrances, la curiosité de son monde pour mieux en comprendre les arcanes et les partager, et l'effacement de sa personne jusqu'à s'oublier soi-même.

Conflits d'intérêt : aucun.